

filles? Quel est son rôle, comment la choisit-on, quelle sera sa vie ensuite? Que signifie cette opposition entre la « première » et toutes les autres?

Des années s'écoulaient avant que Dominique Sewane puisse hasarder quelques réponses. Car: « Point de vérité révélée. Chacun doit "penser par soi-même" » (p. 9). Chaque Tamberma poursuit sa recherche de lui-même; la quête se fait dans le silence, le temps long, l'accumulation patiente d'indices, de recoupements, d'échos venant de symboles multipliés et dispersés; le sens directeur se trouve réfracté par tous les aspects de la vie quotidienne, non seulement par les moments poignants des rites que sont les initiations des deux sexes et les cérémonies funéraires. Les idéaux masculins et féminins ne sont pas inculqués aux adolescents une fois pour toutes. Cette dynamique minimale qui sous-tend implicitement toutes les observations de tels rites n'a pas de pertinence ici; elle n'en a peut-être pas ailleurs non plus; il faudrait relire tous nos

livres à la lumière de celui-ci. La transmission de l'identité n'est pas un processus linéaire chez les Tamberma. La femme y est « construite » pour être « dure d'oreille », imprévisible, insupportable. Elle vit dans une société qui pose au cœur de sa permanence et de son renouvellement l'idéal de la génitrice fantasque, et qui la pose face au guerrier qui s'interdit de tuer. Dans cette cascade d'oppositions, la « première fille » cumule toutes les contradictions sur sa personne et sa conduite. Elle incarne à la fois la violence constitutive des guerriers-chasseurs et le calme absolu des vieillards les plus sages. Ce rôle, impossible à tenir – elle a quinze ans au moment de l'initiation –, la condamne à une vie écourtée qu'elle doit pourtant mener de façon exemplaire, pour le bien de tous.

En ces temps de savantes dissertations, le travail de Dominique Sewane nous renvoie à de plus justes entendements. Il est, enfin, très bien écrit.

Marie-Claude Dupré

**Mahir Saul & Patrick Royer**  
***West African Challenge to Empire***  
***Culture and History in the Volta-Bani Anticolonial War***  
 Athens, Ohio University Press / Oxford, James Currey, 2001  
 404 p., bibl., gloss., index, ill., cartes.

LES AUTEURS présentent ce livre comme une étude de microhistoire anthropologique. La modestie de l'expression met en valeur l'originalité d'un travail qui exploite des sources nombreuses, dispersées dans plusieurs spécialités par la nomenclature scientifique. De novembre 1915 à février 1917, le pouvoir colonial, affaibli par la Première Guerre mondiale, fut durement – et durablement – mis en péril par des sociétés « sans État » installées à cheval entre le Mali (Bani) et l'actuel Burkina Faso (Volta). Cette guerre Bani-Volta, une véritable éruption militaire et culturelle (« a

sismeic event », p. 23), fut volontairement ignorée par les dirigeants français, et cela dès 1916 alors qu'elle était à son point culminant. Il fallut attendre les indépendances pour qu'apparaisse un roman écrit par un Voltaïque originaire du pays Bwa (Nazi Boni en 1962)<sup>1</sup>, suivi de peu par une note où un historien, Jean Suret-Canale, annonçait en 1964 une recherche qui restera en projet, puis, plus tard, en 1973, par la thèse ronéotée de Jean Capron sur les Bwa (p. 27).

1. Nazi Boni, *Crépuscule des temps anciens*, Paris, Présence africaine, 1962.

Cette longue amnésie (p. 25) n'a rien de fortuit. Mahir Saul et Patrick Royer en explorent les raisons pendant les premiers chapitres où ils dressent le décor sociologique des affrontements militaires, puis tout au long des récits minutieux des opérations. Au passage, avec finesse et précision, ils font un état des lieux de la recherche francophone (le sujet est totalement inconnu outre-Atlantique), expliquant comment cette amnésie a été maintenue très longtemps. L'inventaire des lacunes existantes va fonder l'approche microhistorique et éclairer l'exhumation de cette guerre anticoloniale. À ma connaissance, le projet de Suret-Canale ne put aboutir car l'historien fut alors renvoyé dans son corps d'origine, l'éducation secondaire, pour « production scientifique insuffisante » (comm. pers.). La réflexion menée sur l'évaluation des sources dépasse largement la zone Bani-Volta, car les auteurs prennent comme point de départ l'impossibilité (mentale et institutionnelle) de penser les « puzzles ethniques » (p. 14) et de décrire le fonctionnement des sociétés sans État. Comme si l'observation anthropologique avait un besoin incompressible de repères fixes, villages, ethnies et surtout chefs, pour étayer ses constructions savantes, de même que les études islamiques se focalisent sur les témoignages écrits, de même encore que l'histoire se trouve désarmée devant la mémoire et les traditions orales, de même enfin que les premiers colonisateurs cherchaient des chefs pour asseoir un mode de gouvernement indirect. Ces faiblesses ont longtemps persisté ; elles ont, par exemple, handicapé tous les sujets que j'ai traités pendant ma vie d'africaniste, au Congo ; cependant, elles se faisaient sentir en ordre dispersé. On les trouve ici présentées avec cohérence afin de mieux servir le but de l'ouvrage : conjuguer la multiplicité des sources écrites pour mettre en lumière la richesse et la précision des souvenirs transmis par les acteurs de cet événement « sismique » et par leurs descendants.

Mahir Saul et Patrick Royer emploient une seule fois le terme d'historicité, pour

aussitôt avertir qu'il est menacé d'affaiblissement conceptuel, risquant de devenir une simple couverture vouée à dissimuler la pérennité des approches objectives qui font l'impasse sur la capacité d'action des individus. Pour eux, la microhistoire devrait être capable d'accéder au pourquoi et au comment des décisions, celles prises par les colonisateurs comme celles qui ont été élaborées par le groupe mouvant des alliés du Bani-Volta. Il faut ainsi pas moins de 140 pages pour dresser le contexte qui donne réalité à la première phrase du livre : « Dans les derniers mois de 1915, les habitants les plus importants de onze villages dans la région de la Volta, dans l'AOF, se rassemblèrent autour d'un autel pour jurer de déclarer la guerre à l'administration coloniale » (p. 1).

L'étude accorde ainsi une grande importance aux acteurs de la guerre, définis comme les agents d'une histoire, de leur histoire. La personnalité des administrateurs coloniaux qui se succèdent à un rythme soutenu nous devient aussi familière que la biographie des décideurs locaux, qu'ils soient membres de la strate islamisée ou que les racines de leur autorité plongent plus profondément dans le sol originel. Tout a commencé, en effet, par ce serment prêté sur un autel familial, donc discret, que rien ne destinait à cimenter des alliances aussi larges conclues entre « villages » souvent ennemis, séparés par la religion, la langue, l'« ethnie » et les intérêts économiques. Sur une toile de fond fournie par la lecture attentive des archives, les auteurs peignent l'entrelacs des actions individuelles qui deviennent ainsi, a posteriori, visibles et prévisibles. Les agents de la colonisation, ignorant les cultures locales, manipulés par leurs interprètes (coup de chapeau au roman *L'Étrange destin de Wangrin* de Hampâté Bâ<sup>2</sup>), ne parviennent pas à imaginer la circulation de l'information chez les rebelles qui, par exemple, sont au courant des moindres revers français de la Grande Guerre. Ils sous-estiment la force

2. Amadou Hampâté Bâ, *L'Étrange destin de Wangrin ou les roueries d'un interprète africain*, Paris, UGE, 1973.

des serments qui ont fait accepter à l'avance les morts nombreuses nécessaires à la victoire envisagée. Ils ne comprennent rien au système de prise de décision. À peine reconnaissent-ils la supériorité offerte par la connaissance du terrain.

Tout cela se terminera par la destruction systématique – et répétée – des « villages », par des modifications imposées à l'urbanisme, par des dizaines de milliers de morts, par un quadrillage plus complet du réseau de communication, par la généralisation de l'impôt et des recrutements forcés. Mais la guerre n'eut pas de fin, ni officielle ni même officieuse. Henri Labouret, « pacificateur » énergique venu de Côte-d'Ivoire, resta dix ans dans le

cercle des Lobi (1914-1924). Il est aujourd'hui connu pour ses travaux ethnographiques menés chez les vaincus qui conservèrent leur habitat fortifié et le droit de porter leurs armes.

Mahir Saul et Patrick Royer ont gagné leur pari. L'histoire de cette guerre niée mais toujours présente dans les mémoires est faisable lorsqu'elle tient compte des spécificités culturelles des adversaires et qu'elle met, au départ, les vaincus sur un pied d'égalité. Ils sont les véritables acteurs d'une histoire qui, en étant traitée comme la leur, devient enfin celle nécessaire à l'identité culturelle de toute société.

Marie-Claude Dupré

### Jennifer Cole

#### *Forget Colonialism ? Sacrifice and the Art of Memory in Madagascar*

Berkeley, University of California Press, 2001, xvii + 361 p.,

bibl., gloss., index, ill., cartes (« Ethnographic Studies in Subjectivity »).

LA RÉBELLION qui éclata en 1947 dans la colonie française de Madagascar se termina par une répression très dure. Les populations betsimisaraka de la région Est, principal théâtre des opérations, prises entre la violence des rebelles et celle de l'armée coloniale, subirent des atrocités et nombreux furent ceux qui moururent de faim ou de froid dans la forêt. Treize ans plus tard, Madagascar se trouva libérée de la tutelle coloniale ; dès lors, les « Événements de 47 » prirent peu à peu la dimension politique d'une guerre d'indépendance, un élément central de l'histoire nationale.

En s'appuyant sur ces données, Jennifer Cole est partie sur le terrain pour y entreprendre une « ethnographie de la remémoration », nourrie de lectures anthropologiques sur la construction historique de la mémoire et sur le colonialisme et ses processus de pouvoir. Mais elle note vite que la rébellion de 1947 et tout le passé colonial semblent n'avoir aucune pertinence

dans la vie quotidienne du village betsimisaraka où elle s'est installée. Elle découvre un monde où seuls comptent les ancêtres, les sacrifices de bœufs et le mode de subsistance agricole, un monde apparemment immobile qui renvoie aux descriptions anthropologiques des années 1930 et 1940. Les relations sociales sont construites dans « l'économie morale du sacrifice ». L'ethnologue se livre alors à une patiente étude locale des processus d'oubli et de mémoire, à travers les signes les plus ténus dispersés dans les cadres matériels et sociaux de l'expérience quotidienne, qui l'amène finalement à établir que cette région est bien marquée, malgré cet étonnant silence, par la violence réelle et symbolique de la colonisation. Puis, brusquement, les « événements » de 1992, survenus pendant son séjour, provoquent un changement dans les situations qu'elle observait. Le mouvement de démocratisation qui balaye à cette époque toute